

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean BUHLER

Hommage à Maurice Chappaz : jambages et
enjambées

Dans Echos de Saint-Maurice, 1999, tome 94b, p. 61-68

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Hommage à Maurice Chappaz

par Jean Bühler

Jambages et enjambées

Février 1999

Cher Maurice Chappaz,

Mon livret de service m'a aidé à retrouver la date de notre première rencontre. Le 8 octobre 1943, au Grand-Saint-Bernard. Tu commandais une section postée en observation sur ce pavois des Alpes. Je faisais partie d'un détachement de reporters du commandement de l'armée, un groupe formé en mars 1943 à Berne sous les ordres du brigadier Roger Masson. On y avait rassemblé des cinéastes, des photographes, des écrivains, des journalistes, des peintres, des dessinateurs. Mission: informer la population sur les travaux de l'armée, informer l'armée elle-même par le truchement de citoyens-soldats en uniforme et renseigner l'observateur étranger, où qu'il fût, sur la volonté de résistance de la troupe et du peuple.

L'appointé Kettel, reporter photographe à Genève, dirigeait notre détachement. En montagne, une loi militaire tacite efface les grades et les remplace par la compétence. Le guide a son galon de capitaine dans le havresac; le colonel s'encorde et franchit les crevasses en plaçant ses crampons dans les pas du guide. Kettel était un vétéran des sentiers valaisans. A Bourg-Saint-Pierre, il nous avait introduits chez le chanoine Ribordy dont nous avons goûté l'armoise des glaciers et entendu le coup de fusil; un chamois crucifié avait été déposé dans la cave, nous avons bu de la channe d'étain, enregistré les conseils du curé portant rochet sur la route à suivre vers l'hospice. Le cérémonial des présentations s'était répété là-haut où Kettel tutoyait le chanoine Paul Hubert, clavandier, caviste, gérant de ce nectar du Val d'Aoste, couleur de fritillaire, qui faisait glisser avec onction la polenta et le ragoût de mouton du réfectoire.

Quelle paix! Le troupeau des cumulus broutait les pâturages bleus. Joubarbes et gentianes n'avaient cure de Stalingrad. Grimper au Mont Mort suffisait à nous rassurer. L'éternité n'avait pas cillé. Les cimes dormaient comme bateaux à l'ancre. Le monde était bâché. Derrière le grillage de l'enclos, les grands chiens s'ennuyaient autant que les douaniers allemands. La frontière était fermée. Des réfugiés traversaient parfois les pierriers. Il y avait du sparadrap pour leurs pieds meurtris, du pain à table, peu d'audience pour leurs contes. La Suisse a tendu son hamac

entre deux Mythen, deux Mythes: Idylle et Argent. Les séismes n'ébranlent pas la foi dans la pérennité. On reconstruit plus beau qu'avant. Pourvu que ça dure.

Aux albinos de la couvée, innocents cabrés devant le moule, une voix dit qu'il faut naître pour être, ressusciter chaque jour en s'inventant, se développer dans le risque du rire et du large. Prendre la route pour aller à la rencontre de soi et d'autrui. Qu'on arrivera quelque part à condition d'être parti et si l'on n'arrive nulle part, qu'on aura le plaisir d'avoir largué les amarres.

Dans les sociétés primitives, devenir un homme, une femme, est moins ardu. Il ne suffit pas d'avoir reçu un corps en héritage, d'avalier le passé avec la giclée de lait et la boule de mil. Les sages font creuser un utérus dans le sol sacré et vous y font ramper ils vous infligent les blessures rituelles pour vous faire acquitter le péage de votre deuxième entrée dans le monde des vivants. Le coco est fracassé d'un coup de machette. Vous voilà vidé du poids de l'inertie, libre pour la danse, prêt pour l'amour. Le coco est ce crâne écrabouillé qui vous est rendu pour que vous le remplissiez des merveilles transmises par vos sens, pour que vous y installiez le compas, l'astrolabe, les portulans, la sphère armillaire de votre vie.

Chez nous, la cérémonie de passage, la dernière qui reste consiste à endosser l'uniforme. Quand on est recruté d'école, on entre à l'école de recrues. C'est ainsi qu'on forme des hommes conformes. Qu'on formait. Depuis le temps de notre jeunesse, les procédés ont gagné en insistance et en ruse.

Nous voici face à face au Grand-Saint-Bernard. Le régime Badoglio vient de s'effondrer. Hier, les Allemands ont occupé les postes des confins italo-suisse. Tu as pour mission de faire sauter la route s'ils pénètrent sur notre territoire; tu disposes d'un groupe de soldats complémentaires experts en mines et explosifs. Tu envoies des patrouilles d'observation. Mission: annoncer à Martigny, au Q.G. du régiment frontière 68 tout mouvement suspect.

En ville, les affichettes de «La Suisse» proclament: «L'ITALIE DECHIRÉE par notre collaborateur R. H. Wüst». La situation est tendue. Tes hommes et toi, vous portez ce casque en forme de gland imposé à l'armée suisse par quelque sexologue fourvoyé dans l'industrie d'armement.



Grand-Saint-Bernard, 1943: groupe de soldats autour du chanoine Paul Hubert et de Maurice Chappaz (1^{er} à gauche de la croix). Jean Bühler (lunettes) est au 2^e rang.

Si ton téléphone est coupé, tu utiliseras un peloton de pigeons voyageurs. Sous le parement vert, ta main est blanche, mais tes ordres nets et vite obéis.

Tes montagnards déposent sous la croix sculptée un panier japonais et en extraient les volatiles mobilisés comme mulets d'Anniviers ou chevaux d'artillerie. Je le jure devant Dieu, comme disait à tout bout de champ ma bonne mère, tu t'es agenouillé devant le signe de pierre, tu as fixé sous l'aile des messagers un papier roulé comme une cigarette et tu as lancé au ciel les poèmes emplumés avec une confiance extraordinaire. A voir ces manœuvres, on retrouvait le Paradis perdu. Tes pigeons narguaient les braconniers, défiaient des éperviers frappés de myopie instantanée. Ton mot dévalerait du mont et arriverait au pigeonnier. Rien à signaler, sans doute. Non, à part les blindés dans le désert de Libye, les torpilles qui éventraient les cargos des sept mers, les agents triples qui s'étripaient à la corne du bois les soldats moissonnés dans la steppe, les colonnes des vivants emmenés aux usines d'anéantissement. J'étais là-bas. On m'avait arraché à ma Tzigane du Kosovë. Ici, nous vivions entre parenthèses. La survivance s'élaborait ailleurs. J'avais mal. Ta souffrance était d'une autre trempe.

Dès cet instant, Maurice, je t'ai admiré et j'ai gardé mes distances comme tu as gardé les tiennes. Je t'admirais parce qu'on voit rarement l'ingénuité maîtriser le hasard, la candeur survivre aux fatalités de l'Histoire. Tu paraissais si réservé, si frais et encore embué d'une jeunesse à peine sortie de l'adolescence, et voilà que d'un coup tu transformais la montagne en Ararat et que tu décochais des colombes à l'état-major avec l'aisance du quidam glissant un pli dans la boîte aux lettres.

Ce jeune officier a de mystérieux accords avec Iris et l'Olympe, ai-je pensé, et j'ai voulu savoir ce que tu faisais dans le civil. Poser des questions indiscretes ne me coûtait rien. A courir les routes d'Europe, j'avais pris plaisir à rapporter ici ce qui se passait là, j'écrivais pour vivre, j'étais devenu journaliste et je savais, par des questions directes, craquer la noisette humaine et en sortir l'amande aux confidences.

-J'écris, m'as-tu répondu.

Réponse fournie avec calme, mais l'aveu t'a rosi les joues. Je te vois comme si hier s'appelait aujourd'hui. Ta profession de foi a été prononcée face à la pente qui aboutit à Martigny. Peut-être l'avais-tu adressée à d'autres que moi et s'insérait-elle dans un débat dont j'ignorais tout. Ta timidité brûlait comme un fagot dans l'âtre, tes yeux fixaient un lointain.

Dès cet instant, j'ai pressenti, confirmation remise à plus tard, que tu jouais un jeu plus périlleux que le mien. J'avais cassé la chaîne en tirant dessus de toutes mes forces bandées pour la survie. Tu avais négocié ta route choisie hors au chemin du droit. Je n'avais eu à secouer que des crêtes usés, je n'avais offusqué que des processions de grandes gentianes, mon deuil était de framboises au pied des échelles de la Mort, dans les forges du Doubs, mais toi, Maurice, tu avais sur le dos des cimes de quatre kilomètres et tu devais faire la nique à ces portraits d'ancêtres qui surveillaient à l'Abbaye du Châble la longue table où ta tante Julia recevait les vagabonds dans mon genre, qui signaient la niche d'une croix tracée à l'Opinel et mastiquaient sous leur chapeau décoloré, le sac au dos pour ne pas le perdre, calés dans les chaises à haut dossier. J'avais balayé sous le tapis volant les poussières dorées de l'enfance, mais toi, tu dressais l'inventaire des rumeurs de la Dranse, tu célébrais des épousailles avec la grive et le tichodrome, tu reniais une condition imposée par ton entourage pour mieux t'y établir dans l'ascèse du travail et de la patience. J'écrivais à grandes foulées, un métier de reporter m'étant venu à la main par les mollets. Tu étais déjà le diamantaire des métaphores, les mots tombaient sur ton papier avec des facettes

nouvelles. Dans mon sang, des aïeux inconnus prônaient l'organisation anarchique de la société, ils s'appelaient Bakounine ou Kropotkine, ils m'avaient versé une vodka du tonnerre dans le biberon que je vidais au fond de ma barcelonnette à la rue du Doubs et voilà pourquoi j'avais des paries partout, sur les rives du Terek tchéchéne et du Rio Negro et pourquoi je suis né chez les Kel Rela du Hoggar et chez les Big Namba du Pacifique Sud, et pourquoi encore, cher Maurice, tu me donnes le vertige quand je réalise ce qu'il t'a fallu de volonté, d'astuce, de persévérance, d'élan et de désespoir, de courage et d'habileté, pour bifurquer sans trahir, pour t'écarter des tiens sans les renier, pour gifler les Valaisans quand ils auront mérité la baffe et pour continuer à les célébrer, eux sans qui la Suisse aurait le pied bot.

- J'écris.

Tu étais, pigeon humain embelli d'une étoile au col, le seul de nous tous à savoir où il volait. Dans une poche de ta vareuse se dissimulait un accord paraphé en secret avec des providences. Les fées veillaient de la Balme au Mérignier, on en voyait au garde-à-vous au Mont Avril, à la Grande Tête de By et même au Bonhomme du Tsapi, bien sûr au Mont Rogneux aussi de l'autre côté du Val où veillait un capitaine armé comme toi de pigeons, plus dodus que les tiens, et qui transportaient des messages d'une encre tirée d'un encrier moins neuf.

Tu tenais le fil pour sortir du labyrinthe. On sentait encore en toi un tremblement intérieur, de l'effroi devant l'immensité à traverser, mais déjà perçait la joie des certitudes. L'amour était déclaré. Le oui l'emportait sur le non. Tu refusais les refus juvéniles et tu rejoignais l'évidence par le sentier ardu: rester en vie est la faculté de renaître chaque jour, à toute heure et à la suprême pointe de l'instant; l'alouette fuse et grisolle, l'œil se brûle à la suivre dans les blés du soleil, la plume retombe, il faut revenir au cadastre des vignes, à l'entêté carré de seigle sur la pente, au bisse et aux âpres partages, aux toits où ni toi ni l'aède des carrefours et des mansardes n'avez couvert ni repos.

Et reprendre ce labeur qui vous écarte d'autrui et vous relie à lui par les poternes secrètes et les chemins ignorés de la carte. Faire bonne figure devant les gens qui s'abreuvent au tonneau alors qu'on s'enivre des gouttes de l'alchemille et qu'on trempe son caractère dans la rosée des fougères. Sans renier les murs de l'épaisse hérédité, donner du temps à la mésange, siffler à l'unisson avec les marmottes de l'Illhorn, s'adonner à des félicités de saule, fabriquer une encre artisanale avec du jus de racines, abstraire le bruit, concrétiser l'ariette et l'adagio que rythment les battements de l'émotion dans le sang, écrire.

A cette époque et en ce lieu, dans les années quarante, au Valais, se déclarer pour la page blanche à noircir en écartant la feuille de paye ou le relevé de la banque, était-il un acte héroïque? Oui et non.

Oui, parce que thésauriser les micassures du torrent, le défilé des fourmis dans les aiguilles de la pinède, les silences de l'aigle de la combe de l'Aa, remplir en Harpagon égaré des cassettes de brises et de galets, de trottinements du gravelot, de colères de l'écureuil, aligner pour mémoire des bibliothèques de sauge, remplir la cave de parfums de fraises et de pin, c'était relever le gant du Temps et se garer de l'avalanche qui a pour nom l'oubli.

Et aussi non. Si l'écriture ne fait que lentement mousser la considération sociale, elle est respectée, le Rhône n'est pas le Merdasson. Le Valais n'est nullement le pays du non-dit. Les abricotiers recouvrent un terreau où la parole a de quoi germer. Le respect de villageois pour l'écrivain vient du temps où la lettre disait vrai et l'essentiel. Ecrit noir sur blanc il n'y avait plus qu'à s'incliner. Alors, on économisait son souffle en grimpant accroché à la queue du mulet; on ne parlait pas pour ne rien dire, à plus forte raison écrivait-on pour aller au but et se laissait-on persuader ou même convaincre par les bons manieurs de langage.

Notre naturel veut de banales connivences. Le paysan grommelle et rouspète dans son pré, mais il plante la fourche, calme le chien, essuie la sueur de son front et rêve un peu en regardant passer le penseur qui musarde. L'assassinat d'Abel le berger par le Cain des forges et des villes sera décidé en haut lieu. A l'étage des humbles, on se serre et on pose un verre devant l'assoiffé.

L'être humain a besoin d'allégresse. Un beau jour, Schubert est descendu du ciel, s'est posé dans le Wienerwald, on a dansé sous les glycines. Arrière, les libellules! Et vous, les cigales, piano, piano! Chappaz arrive. Il y a trois quarts de siècle qu'on vous l'annonce, exactement depuis juin 1872:

Reconnais ce tour
Si gai, si facile
Ce n'est qu'onde, flore
Et c'est ta famille!

Dans l'immédiat, je ne dirais pas que j'ai vu clairement à quoi allait servir ce lieutenant alpestre. Nous tournions autour l'un de l'autre en

nous flairant avec sympathie. Je sentais l'odeur pimentée d'une affirmation de la personne sur l'uniforme, comme quand le chanoine Hubert, sept ans de noviciat sous dix mètres de neige, m'avait parlé, comme un soldat au front, de son village et de sa mère, de ses frères et de ses soeurs.

La guerre qui ravageait le monde faisait de nous des insectes épinglés, des martinets empaillés comme dans le petit musée de l'hospice. Je détestais cette frontière où mon élan s'était brisé deux fois déjà, quand à seize ans j'avais voulu naïvement courir à la guerre d'Ethiopie et, deux ans plus tard, en 1937, quand la guardia di Finanza m'avait refoulé parce qu'il fallait trois cent liras en poche et que je n'en détenais pas le quart et que, de rage, déjà venu à pied en trois jours de La Chaux-de-Fonds, j'étais redescendu aux cerisiers de Martigny, j'avais brûlé la politesse aux peupliers de Riddes, avalé Furka et Gothard, salué de la semelle et du talon Léventine, Mendrisiotto, fondu comme un gypaète imberbe sur le Dôme.

C'était là mon erreur. Converti au nomadisme, je voyais en toi un échappé de la bourgeoisie qui avait décidé de faire carrière de l'autre côté du mur des aîeux. Ton rail s'écartait de la voie principale, mais le métal était le même, inentamable. Direction Parnasse, avec les os de la dynastie empilés dans le fourgon. Tu arpentais le domaine et tu repassais sur les mazots une peinture fraîche. Je croyais, moi, avoir fait basculer dans le ravin l'armoire de la grand'mère. Tu étais plus clairvoyant. Ton univers n'était pas coupé en deux.

Il a fallu l'invitation de René-Pierre Bille à Geesch, six mois plus tard, pour que s'ouvrent les portes du monde où tu étais entré en tenant Corinna par la main. Et précisément cette «fameuse» (c'est toi qui le dis et qui y reviens dans chaque dédicace, à chaque vague du souvenir étalée sur les plages du temps) conférence à l'hôtel Terminus de Sierre, oui, pour l'anecdote les vingt-cinq kilomètres à pied dans la plaine gelée, les vingt-cinq kilomètres au retour, les trois sous pour acheter le vin où tremper les quartiers du chamois traqué au Bietschhorn, mais surtout cette soirée qui fut communion entre parole et écriture, grâce à toi et plus j'y repense, réconciliation des archétypes que nous portons tous sur le dos, le nomade originel et le paysan dans son champ.

Les années sont descendues sur nous. La neige a répandu beaucoup de silence dans l'aire connue. J'ai lu tes livres. J'ai couru les cinq continents. Après mille détours, je sais ce que tu as toujours su, et qu'importe que ce soit par instinct, divination, expérience, réflexion ou illumination.

L'écrivain est un lecteur et un diseur. Le poème précède le poète qui est un voyageur, car écrire est déplacer la ligne des apparences et se déplacer soi-même, écrire consiste à retourner la pierre pour découvrir ce qui grouille dessous, écarter le feuillage, sonder la dune, dialoguer avec l'attente, noter l'imminence.

Qu'importe le costume décroché au vestiaire du devoir ou de la foi! Une fraternité fondamentale efface les différences. Chappaz rivé à sa souche est un grand voyageur. Marcheur et skieur, il construit une nef, pierre à pierre, avec ses livres. Le nomade vit dans l'espace et œuvre dans le temps. Le sédentaire vit dans le temps et bâtit dans l'espace. Le poète immobile se meut dans un espace-temps, il porte à son trousseau la clé d'une réalité seconde. La clé qui ouvre la salle de réunion. Là, que la parole soit couchée sur le papier ou qu'elle vole des lèvres à l'oreille, je ne vois pas pourquoi il y aurait besoin d'un traducteur pourvu que la magie de l'invention opère.

- J'ai cri!

Avec l'accent bagnard qui appuie dans le virage de la syllabe terminale et qui écrase les accents aigus, le jeune Chappaz du Grand-Saint-Bernard me dévoilait un avenir de polémiste, ni plus ni moins. A l'époque, impossible de soupçonner à qui et à quoi il allait adresser ses philippiques, mais il y avait de la cime blanche dans l'air et des maque-reaux autour. Littéralement, il a tenu parole. Quelle joie de saluer l'homme qu'on a cru collectionneur de brindilles dans le bois de Finges, décorateur de salons littéraires! Mesdames, Maurice vous empoigne le verbe par le manche et vous en flanque un coup qui fait voler les tasses à thé et s'enfuir le chat sous les pompons du canapé.

Il n'y a pas d'interstice entre l'écriture sincère et la vie vraie.

Juste l'épaisseur d'une feuille de papier couverte de jambages que l'œil enjambe dans sa marche vers le bas de la page et le mot fin.